

Thierry Michel, l'Africain

Le cinéaste belge, métis culturel a enfin pu réaliser son grand projet : un documentaire –passionnant- sur Mobutu.

Thierry Michel veut croire dans un cinéma qui témoigne, mais qui puisse aussi changer le monde.

Ils étaient deux cinéastes belges, amoureux de l'Afrique et porteurs d'un grand projet congolais. Benoît Lamy rêvait d'une vaste fiction, *Go*, retraçant la trajectoire de Stanley, l'explorateur qui a «découvert» le Congo pour le compte de Léopold II. Thierry Michel, lui, voulait consacrer un documentaire à Joseph Désiré Mobutu.

Si le désir de Benoît Lamy reste toujours en suspens, celui de Thierry Michel s'est (enfin) réalisé. Par une belle soirée de mars, à Ouagadougou, au Burkina Faso, le rêve est devenu réalité devant le public transporté du Fespaco, le Festival panafricain du cinéma. Thierry Michel se rappellera toujours l'accueil formidable fait à son film, les réactions passionnées, les rires et la colère, qui rythmèrent la première projection mondiale de *Mobutu, Roi du Zaïre*. Le lendemain, il fallut montrer une seconde fois le film, cette fois dans un stade où l'effet produit fut multiplié. Devant l'exceptionnel document réalisé par le cinéaste belge, c'est un authentique psychodrame populaire qui se jouait, comme L'exorcisme collectif d'une dictature exemplaire, où chacun pouvait voir le reflet de sa propre expérience passée, de ses inquiétudes présentes, de ses espoirs d'avenir.

Depuis cette double première, émouvante au possible, *Mobutu, Roi du Zaïre* a pris son envol pour une carrière mondiale, les festivals se le disputent par dizaines et des sorties sur grand écran sont prévues dans de nombreux pays, dont 7 africains. L'ampleur de cette reconnaissance bouleverse un réalisateur qui dut longtemps se battre, et vaincre bien des obstacles, pour porter à l'écran la saga du maréchal zaïrois, celui-là même qui le fit un jour jeter en prison parce qu'il avait décidément la caméra trop curieuse...

Charleroi - Kinshasa

Le premier «pays noir» de Thierry Michel fut celui (de Charleroi, où il vit le jour en octobre 1952. Charbonnages et terrils balisaient un paysage que, jeune garçon encore, il sillonnait avec enthousiasme, muni de l'appareil photo qu'on lui avait offert pour sa première communion. La passion des images fixes menant à

celle des images animées, sous l'influence notamment de films comme *La Strada* de Fellini et *Un condamné à mort s'est échappé* de Bresson, l'adolescent abrégé ses études chez les jésuites en passant le jury central à 16 ans. Il s'inscrivit illico à l'IAD, une de nos meilleures écoles de cinéma. Avoir 15 ans en mai 68 avait poussé Thierry Michel vers le militantisme politique, et les grèves du Limbourg en 1970 furent l'un de ses premiers sujets d'apprenti réalisateur. Une autre grève, à l'IAD celle-là, le fit mettre à la porte d'un établissement... où il est aujourd'hui devenu professeur à mi-temps! Mais les embûches semées sur sa route n'allaient jamais contenir un homme sincèrement engagé, persuadé qu'il était, et qu'il reste aujourd'hui, que le cinéma peut changer le monde. La devise de Voltaire, « J'écris pour agir », Thierry Michel l'a faite sienne pour guider une démarche rapidement vouée au documentaire. Il cite avec émotion Henri Storck (le coréalisateur de *Misère au Borinage* et le fondateur de l'école documentaire belge) comme son « grand-père de cinéma », et Paul Meyer (l'auteur de *Déjà s'envole la fleur maigre*) comme son « père ». Une double influence dont le cinéaste sut d'emblée se montrer digne dans ses propres travaux (*A fleur de terre*, *Chronique des saisons d'acier*, *Hiver 60*, *Pays noir*, *pays rouge*). La crise de l'identité ouvrière constatée par Michel allait le conduire à un certain désenchantement lorsque l'écrivain Conrad Detrez lui ouvrit le regard au tiers-monde, terrain d'enjeux et d'utopies. Au tournant des années 90, Thierry partit au Brésil, tourner *Gosses de Rio*, puis prit la direction de l'Afrique y réaliser *Zaire, le cycle du Serpent*. Ce fut un tournant tout à la fois créatif et humain. Désormais, et par choix, le continent noir retiendrait l'attention permanente d'un réalisateur multipliant les films avec une vigueur intense: *Somalie, l'humanitaire s'en va-t-en guerre* en 1994, *Les Derniers Colons* et *Nostalgies postcoloniales* en 1995, *Donka, radioscopie d'un hôpital africain* en 1996 et pour couronnement provisoire, ce *Mobutu, roi du Zaïre* qui sort sur nos écrans la semaine prochaine. Seul sujet non africain récent, *La Grâce perdue d'Alain Van der Biest* fut comme un coup de cœur incompris.

Transmettre

Avec *Mobutu*, Thierry Michel à la conscience d'avoir conclu un cycle. La fabrication de ce film fut un véritable combat. D'abord contre les résistances de toutes sortes qui s'accumulaient, tant en France qu'en Belgique, et que seules la chute et la mort du dictateur permirent de surmonter.

Ensuite avec une matière énorme (un millier d'heures de documents bruts) qu'il fallut visionner, sélectionner, organiser et monter pour parvenir à une durée acceptable de 2 heures et 15 minutes. Enfin avec des conditions de travail par moments extrêmes, comme lorsque le cinéaste dut se munir d'un masque à gaz pour pénétrer, à Kinshasa, dans un local condamné où des tas de bobines

d'archives précieuses, en voie de décomposition, dégageaient des substances délétères...

S'il lui fallait trouver une justification à pareil engagement professionnel et personnel, le cinéaste la rencontra plus tard devant un public africain survolté, « auquel il était nécessaire de se retrouver face au monstre pour sortir du cauchemar », de ce mauvais rêve éveillé dominant encore trop de pays de la région. Thierry Michel, que les questions relatives à l'identité ont toujours intéressé (lui faisant réaliser notamment une fiction sur ce thème, *Issue de secours*), pense un jour donner par un film sa définition du métissage culturel dont il se sent porteur. Pour lui, documentaire et expression à la première personne du singulier n'ont rien d'antinomique. C'est une des choses qu'il fait comprendre à ses jeunes élèves de l'IAD, dans le cadre de son cours sur « l'éthique et l'esthétique dans le cinéma documentaire ». L'enseignement, Michel entend s'y consacrer de plus en plus fermement, convaincu que, « comme en Afrique où ces valeurs sont suprêmes, le passage et la transmission aux nouvelles générations représentent sans doute ce qu'il y a de plus beau, et de plus nécessaire ».

Louis Danvers

Tragi-comédie

Avec *Mobutu, Roi du Zaïre*, Thierry Michel signe un documentaire d'une rare richesse historique, culturelle et tout simplement humaine. Nourri de nombreuses images inédites, le film raconte avec une exemplaire clarté la trajectoire exceptionnelle d'un jeune journaliste congolais en visite à l'exposition universelle de Bruxelles en 1958, et qui ne mit pas longtemps à gravir quatre à quatre les marches (militaires) menant au pouvoir suprême. Par sa durée, par sa flamboyance, le « règne » semé de terreur du tyran à la toque de léopard fut particulièrement représentatif des errances de la période postcoloniale en Afrique noire. Exemplaire fut aussi l'implication de démocraties occidentales comme les Etats-Unis ou la France dans l'avènement de cette dictature implacable. Le film se veut international et ne s'étend pas outre mesure sur les rapports privilégiés de Mobutu avec l'ex-puissance coloniale belge. Certains le regretteront, mais il y avait là matière à un film en soi, et

Michel ne voulait pas tomber dans le « belgocentrisme ». Passionnant d'intensité dramatique, son *Mobutu* nous révèle un personnage intelligent et retors, capable de drôlerie comme de cruauté, une figure dont le destin eût fait le miel de quelque tragédie shakespearienne. **LD**